

WALTER J. CISZEK, SJ

AVEC DANIEL FLAHERTY, SJ

AVEC DIEU AU GOULAG

*Témoignage d'un Jésuite interné
vingt-trois ans en Sibérie*



Éditions des Béatitudes

Prologue

Le 12 octobre 1963, mon avion atterrissait à l'aéroport Idlewild de New York. Je venais de passer trente-trois ans en Union soviétique, dont la majeure partie en prison ou dans les camps de travaux forcés en Sibérie.

Certains de mes amis ou des membres de ma famille présents ce jour-là m'ont dit qu'ils m'avaient vu sortir de l'avion de la BOAC tel un nouveau Christophe Colomb sur le point de redécouvrir l'Amérique : je retrouvais ma vie d'homme libre. Pour moi, rien de cela à ma descente d'avion. J'ignorais même que j'étais tenu pour mort depuis 1947 et que mes frères Jésuites avaient fait dire des messes pour le repos de mon âme, persuadés que j'étais mort en prison en Union soviétique.

C'est surtout un immense sentiment d'action de grâce envers Dieu qui est monté de mon cœur à ce moment-là, car Il était demeuré fidèlement à mes côtés tout au long de ces années. J'étais aussi rempli de gratitude car dans sa divine Providence, il m'avait ramené chez moi, enfin, sain et sauf.

Peu de temps après avoir quitté ma maison et ma famille à Shenandoah, en Pennsylvanie, pour rejoindre les Jésuites en 1928, je m'étais porté volontaire pour les « missions russes ». En 1929, le pape Pie XI avait écrit une lettre à tous les séminaristes – « et particulièrement à nos fils Jésuites » – demandant que des ouvriers pour la moisson rejoignent un nouveau centre russe qui venait d'ouvrir à Rome pour préparer les futurs prêtres à d'éventuelles missions en Russie. C'est donc à Rome que j'ai fait ma théologie et que j'ai appris à dire la messe selon le rite byzantin pour me préparer à ma mission en Russie. Mais une fois ordonné prêtre, comme il n'y avait aucun moyen d'envoyer des prêtres en Russie, j'ai été nommé dans une mission de rite oriental confiée aux Jésuites dans la ville d'Albertyn en Pologne.

C'est là que je vivais quand la guerre a éclaté en septembre 1939. L'armée allemande s'est emparée de Varsovie, mais l'Armée rouge a envahi l'est de la Pologne, dont la région d'Albertyn. Dans la confusion causée par ces invasions, j'ai suivi les nombreux réfugiés polonais qui sont partis pour la Russie. Déguisé en ouvrier, je les accompagnais dans le but de les assister dans leurs besoins spirituels. Mais mon déguisement n'a pas trompé la police secrète soviétique très perspicace et dès que l'Allemagne a envahi la Russie, en juin 1941, j'ai été capturé par le НКВД¹ et jeté en prison.

1. Le НКВД (НКВД) – abréviation de *Narodnii Komissariat Vnoutrennikh Diél*, Commissariat du Peuple aux Affaires Intérieures, police politique de l'ex-Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) – était la police secrète soviétique, créée en 1934. Le rôle du НКВД était de contrôler la population et la direction de l'URSS, ses chefs ne rendant des comptes qu'à Staline lui-même. NdT.

C'est en train que l'on m'a conduit à la tristement célèbre prison de la Loubianka à Moscou, pour y être interrogé en tant « qu'espion à la solde du Vatican ». Et j'y suis resté pendant toute la guerre, subissant régulièrement des interrogatoires, souvent musclés, de la part du NKVD.

Après cinq ans passés en prison, j'ai été condamné à quinze ans de travaux forcés dans les camps en Sibérie. Comme des milliers d'autres prisonniers, j'ai dû travailler au sein des brigades de travail pour effectuer des chantiers de construction à l'extérieur dans un froid polaire extrême, quand ce n'était pas dans les mines de charbon ou de cuivre, mal vêtu, mal nourri, mal logé dans des baraques en bois entourées de fils barbelés et d'une zone de sécurité. Beaucoup mouraient dans ces camps, particulièrement ceux qui avaient perdu toute espérance. Mais j'avais foi en Dieu et jamais je ne me suis senti désespéré ou abandonné ; j'ai pu ainsi survivre avec bon nombre de mes compagnons. Je n'ai jamais considéré que ma survie dans ces conditions fût exceptionnelle ou extraordinaire. En revanche, je rends grâce à Dieu qui m'a soutenu et préservé tout au long de ces années.

Au terme de ma peine, je n'ai pas été entièrement libre pour autant. Dans la mesure où j'avais été « condamné » pour espionnage, il m'était interdit de quitter la Sibérie ou de revenir dans les principales villes de Russie, sans parler bien entendu de la possibilité de quitter le pays. Je suis donc resté dans des villes et villages de Sibérie, exerçant divers métiers, entre autres celui de mécanicien automobile ; finalement, en 1963, j'ai été échangé contre deux espions russes qui avaient été condamnés aux États-Unis. Cette libération, je la dois aux efforts de ma famille, de mes amis et aux

bons offices du Ministère des Affaires Étrangères des États-Unis. Dès mon arrivée sur le sol américain, mes supérieurs religieux et un bon nombre d'éditeurs m'ont convaincu du grand intérêt que présentait le récit de mes années passées en Union soviétique, ces années où l'on me tenait pour mort. C'est ainsi que j'ai accepté de raconter mon histoire et que j'ai écrit le livre *With God in Russia*².

Pourtant, si je veux être vraiment honnête, ce n'est pas cela que j'avais envie d'écrire. Je sentais que j'avais beaucoup appris pendant ces années d'épreuves et de souffrances, et que cette expérience pourrait aider d'autres personnes éprouvées comme moi. En effet, la vie de tout homme contient sa part de malheur ; chacun de nous peut faire l'expérience du désespoir, en se demandant pourquoi Dieu permet le mal et la souffrance dans sa vie et dans la vie de ceux qu'il aime. J'ai vu beaucoup de douleur dans les camps et les prisons, chez ceux qui m'entouraient. J'ai moi-même failli désespérer et, dans ces heures sombres, j'ai appris à me tourner vers Dieu pour lui demander sa consolation, en ne plaçant ma confiance qu'en lui seul.

« Comment avez-vous fait pour survivre ? » : telle est la question que les journalistes ou ceux que je rencontre me posent le plus fréquemment depuis que je suis rentré aux États-Unis. Et je leur réponds invariablement : « Grâce à la Providence de Dieu. » Je sais pourtant bien que cette simple réponse ne saurait satisfaire celui qui m'a posé cette question et qu'elle ne saurait pas non plus rendre tout ce que ces mots veulent dire à mes yeux. Tout au long de ces années d'isolement et de souffrance, Dieu m'a donné une

2. Avec Dieu en Russie, NdT.

compréhension de la vie et de son amour que seuls ceux qui les ont expérimentés peuvent mesurer. Il m'a privé des nombreuses consolations extérieures, physiques, spirituelles sur lesquelles les hommes se fondent et il m'a laissé nu avec, pour seul bien, quelques vérités bien simples en apparence pour me guider. Et pourtant, quelle différence n'ont-elles pas profondément opéré dans ma vie, quelle force ne m'ont-elles pas donné, quel courage ne m'ont-elles pas permis de puiser en elles pour continuer à aller de l'avant ! J'ai voulu partager cette expérience et il me semble bien que si Dieu m'a ramené sain et sauf au pays, c'est pour aider les autres à mieux comprendre ces simples vérités.

C'est pourquoi, dans les pages de mon premier livre, *With God in Russia*, j'ai tenté de partager un peu ce que j'avais appris ; il m'a semblé que je devais en parler pour tenter au moins d'évoquer ces vérités qui m'avaient guidé et soutenu au long de ce temps d'épreuve. Je sentais que je n'avais pas réussi à partager mon expérience aussi bien et aussi profondément que je le souhaitais dans ce premier livre. J'ai cependant eu la grande consolation de recevoir de nombreuses lettres et requêtes de personnes me demandant des conseils spirituels, ce qui indiquait que, d'une certaine façon, mes lecteurs avaient lu entre les lignes. J'ai su dès lors qu'un jour, j'allais écrire ce second livre.

Je savais cependant que je ne pourrais le faire seul. Aussi fortes que soient mes motivations, aussi puissants que soient mes désirs, je ne savais que trop bien que mes talents d'écrivain étaient limités et ne me permettraient pas d'accomplir ma tâche. Je ne me suis jamais considéré comme un écrivain et je pense que je ne me considérerai jamais comme tel. Cependant, l'idée du message que je

souhaitais communiquer et partager avec d'autres était tellement puissante en moi qu'après deux ans d'hésitation, je me suis tourné une fois de plus vers le père Daniel L. Flaherty, S.J., qui m'avait tellement aidé dans la rédaction du premier livre. Je lui ai expliqué mon désir et les idées que j'avais pour le second. Pour moi, il est bien plus qu'un simple collaborateur ou un excellent éditeur. Au cours des brèves années où je l'ai côtoyé, où j'ai collaboré avec lui, il est devenu l'un de mes amis les plus proches et presque une partie de mon âme. S'il m'avait dit non, je pense que j'aurais abandonné à jamais toute idée d'écrire un nouveau livre. Or, non seulement il ne l'a pas fait, mais bien plus, il a de nouveau accepté de m'aider et ses encouragements m'ont poussé à continuer.

Je dois l'avouer : ce second livre a été pour moi bien plus difficile à rédiger que le premier et il m'a fallu bien du temps pour mettre par écrit ce que je sentais devoir exprimer. Parfois, Dan a eu besoin d'encore plus de temps pour me comprendre, tant il est difficile pour un homme de saisir l'esprit d'un autre et de trouver les mots justes pour transcrire ce qui l'anime. Mais avec l'aide de Dieu, grâce à la prière de mes nombreux amis et à la collaboration patiente de Dan, ce livre a pu prendre forme. Le voilà prêt, après des mois de labeur constant. Maintenant qu'il est terminé, je ne peux qu'espérer et prier qu'il sera utile à tous ceux qui le liront.

Si tel est le cas, je veux saisir cette occasion pour adresser toute ma gratitude à ceux qui m'ont aidé, de façon si variée, par leur prière, leur soutien matériel ou moral, pour achever une tâche que tout au long du chemin, j'ai eu peur d'avoir à porter tout seul. Je pense que ma dette

envers Dan est évidente, lui qui m'a accordé tant de temps et d'énergie pour accomplir ce que je pensais devoir faire. Je dois également beaucoup au père John B. Amberg, S.J., qui m'a permis de vivre à Canisius House, la maison qui accueille les écrivains jésuites à Evanston, en lien avec Loyola University Press, et qui m'a autorisé à y passer plus de six mois alors que je m'attelais à la rédaction finale de ce manuscrit. Je suis également très reconnaissant aux membres de la communauté de Casinius House, qui m'ont accueilli et aidé ; grâce à eux, mon séjour s'est très bien passé et il a porté beaucoup de fruits, c'est un temps que je n'oublierai jamais. Je désire également adresser tous mes remerciements, bien entendu, aux membres de la communauté du « Centre Jean XXIII pour les études orientales » de l'Université de Fordham, dont je suis membre. Ce sont eux qui m'ont permis de m'absenter de la communauté pendant plus de six mois pour écrire et qui ont assumé les tâches que j'aurais dû accomplir sur place. Tous mes remerciements vont également à Mary Helen O'Neill, pour la généreuse contribution qu'elle m'a accordée à chaque moment du long et difficile processus de rédaction de ce livre. Enfin, je désire exprimer ma profonde reconnaissance à tous ceux que je n'ai pas remerciés nommément pour l'aide, modeste ou plus importante, qu'ils m'ont offerte durant toute cette période. Je prie pour chacun d'entre eux et leur adresse mes souhaits les meilleurs.

Walter J. Ciszek, SJ,

*Canisius House, 31 juillet 1972, en la fête de saint Ignace
de Loyola*